



De retour au village

Louise Pichard-Bertaux

► **To cite this version:**

Louise Pichard-Bertaux. De retour au village. Impressions d'Extrême-Orient, Aix Marseille Université, 2010. halshs-02462796

HAL Id: halshs-02462796

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02462796>

Submitted on 31 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De retour au village

Louise Pichard-Bertaux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ideo/196>
ISSN : 2107-027X

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)



Référence électronique

Louise Pichard-Bertaux, « De retour au village », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 1 | 2010, mis en ligne le 02 février 2010, consulté le 31 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ideo/196>

Ce document a été généré automatiquement le 31 janvier 2020.



Les contenus de la revue *Impressions d'Extrême-Orient* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

De retour au village

Louise Pichard-Bertaux

Commentaire

Le second de neuf enfants, Chat Kopchitti naît en 1954 à Samut Sakhon, autrefois bourg de pêcheurs et de récolteurs de sel, aujourd'hui grande banlieue industrialisée de Bangkok, dans une famille d'épiciers et de marchands de sel. À l'âge de sept ans, il va habiter chez sa grand-mère à Bangkok. Après être avoir suivi plusieurs années un enseignement religieux dans un monastère, tout en allant à l'école publique, il entre au Collège des Beaux Arts (*Pho Chang*) où il apprend la peinture et la gravure. Pour gagner sa vie et payer ses études, il fait toutes sortes de métiers, puis crée avec sa femme une entreprise artisanale de sacs, ceintures et chaussures de cuir. Mais très vite, il décide de devenir écrivain à part entière et vend son affaire. Après avoir publié plusieurs ouvrages, il part aux États-Unis, puis, de retour en Thaïlande, s'installe dans le nord-est du pays.

Son talent est vite reconnu, puisque ses deux premières publications sont primées. Soutenu par Suchart Sawatsri – fondateur du mouvement intellectuel *Phra chan siaw* (Le quartier de lune) en 1967, journaliste, rédacteur en chef de la revue littéraire *Lok nangsu* (Le monde du livre) et critique littéraire reconnu – Chat bénéficie dès le début de sa carrière d'une petite notoriété, qui s'étendra à partir de 1982 lorsque son roman « *Khamphiphaksa* » (Le Jugement) recevra le *Southeast Asia Writer Award*. En 1983, Raphiporn – écrivain, journaliste, collaborateur de plusieurs journaux – déclare à son sujet : « Chat Kopchitti avec son roman *Le Jugement* annonce un nouveau défrichage de ce genre littéraire, une composition plus brillante, à laquelle nous, les anciens, n'avions jamais pensé. »¹. En 1994, il reçoit à nouveau le *Southeast Asia Writer Award* pour son roman *Wela* (Le Temps).

Auteur de nombreux romans et recueils de nouvelles, Chat montre la vie des marginaux (« *Phan ma ba* » : Les Chiens enragés) ou des personnes en rupture sociale (« *Khamphiphaksa* » : Le Jugement). Sa vision de la société est plutôt sombre et pessimiste, bien qu'il garde toujours un certain humour et une forme de détachement. Dans deux de ses textes, s'apparentant plus à des fables sociales et satyriques qu'à des nouvelles, « *Mit pracham tua* » (Le couteau personnel) et « *Nakhon mai pen rai* » (La Ville mai pen rai), il met

en scène une élite avide de pouvoir, sans pitié pour le peuple, et expose certaines faiblesses de la société.

La nouvelle « *Klap ban kuet* » (De retour au village) traduite ci-après a été publiée en 1984. De structure linéaire, ce texte s'inscrit dans la thématique du voyage à plusieurs titres. Un voyage dans l'espace, tout d'abord, puisque le narrateur se rend dans son village natal. Bien que la ville où il habite, située dans la banlieue de Bangkok, ne soit qu'à trois heures de route de son ancien village, on peut tout de même qualifier ce déplacement de voyage, tant le décalage entre vie urbaine et vie villageoise est important. Un voyage dans le temps également, car le héros retourne sur les traces de son enfance, redécouvrant les lieux et les personnes avec son œil d'adulte. Enfin, c'est aussi un voyage intérieur qui fait réfléchir le narrateur à la construction de sa vie urbaine entièrement tournée vers la consommation.

Il ne vous reste plus qu'à embarquer pour cette excursion dans l'intime qui, de par son universalité, pourrait bien vous emporter au plus profond de vous-même...

Traduction

- 1 Je suis retourné au village. Ça faisait très longtemps, quatorze ou quinze ans, que je n'étais pas passé dans le coin. Et cette fois-ci, je suis passé par hasard ; oui, vraiment un pur hasard. Je ne suis pas rentré sur un appel de mon village natal, ou bien parce que mon moi intérieur me le commandait.
- 2 Ma famille a déménagé en ville quand j'ai eu fini ma septième. C'est de cette période que date la coupure entre moi et mon village natal. Ensuite, lorsque je suis allé étudier à la capitale, la distance a été encore plus grande. De loin en loin, j'allais rendre visite à mes parents, mais je n'étais pas revenu une seule fois au village.
- 3 Puis le temps a passé. J'ai terminé mes études et commencé à travailler. Peu de temps après, je me suis marié, comme le font la plupart des gens. J'ai construit solidement ma vie et celle de ma famille. Je pense plus au présent et à l'avenir qu'aux traces du passé. La maison où je suis né n'est plus qu'une photographie prise il y a longtemps accrochée au mur. Je n'ai pas eu de nouvelles de cette maison, aussi elle reste telle que dans ma mémoire. Quand je repense à elle, je ne vois qu'une maison tranquille au bord d'un canal. Autour de la maison vivaient des jeunes, des vieux et des enfants comme moi à l'époque. Pour moi, ils n'ont pas grandi, ni vieilli et sont restés comme dans mon souvenir. En vérité, ils ont dû changer autant que moi, et les personnes âgées doivent être mortes, comme meurent toujours les vieillards. Mais je ne suis pas retourné voir, et il ne me reste qu'une image figée dans le passé.
- 4 Si je suis revenu aujourd'hui par hasard, c'est parce que j'étais en visite chez mes parents. Ma mère ayant quelque chose à régler au village, elle m'a prié de l'accompagner. Comme j'avais du temps devant moi, j'y suis allé.
- 5 J'ai garé la voiture près du temple, puis nous avons pris le bateau jusqu'à la jetée qui dessert mon village natal.
- 6 La maison où je suis né a été détruite après que nous soyons partis nous établir en ville. Et si ma mère est là aujourd'hui, c'est pour vendre le terrain sur lequel elle était construite. Quand nous avons déménagé, nous l'avons gardé car ma mère pensait revenir un jour vivre au bord du canal. Mais à présent, elle a changé d'avis.

- 7 Quand nous avons rencontré les villageois, ils ont tous accueilli ma mère chaleureusement. Mais plusieurs personnes ne se souvenaient pas de moi. Ma mère a du leur raviver la mémoire.
- 8 L'un d'eux m'a demandé : « Pourquoi n'es-tu pas venu me voir ? »
D'autres alors ont posé des questions :
« Que fais-tu dans la vie ?
— Es-tu marié ?
— Combien d'enfants as-tu ? »
- 9 Si plusieurs personnes ne me reconnaissaient pas, j'étais moi-même bien en peine d'en reconnaître certains. Surtout ceux qui étaient encore bébés à l'époque et qui sont à présent de jeunes gens. Je me souvenais des plus âgés. Mais certains de ceux que j'avais connus sont morts à présent. Les enfants me regardaient fixement, parce que j'avais une allure bizarre pour eux.
- 10 Le canal devant la maison, qui avait l'air si vaste alors, me paraissait très étroit. Même la jarre à eau dans laquelle j'avais été enfermé une fois pour quelques bêtises semblait bien petite : elle ne m'arrivait qu'à la taille.
- 11 J'observais tout ce qui m'entourait. Ce qui paraissait si grand avant que je ne quitte le village était à présent très petit.
- 12 Puis ma mère me dit : « Tu ne vas pas voir Hua To ? »
- 13 J'ai alors réalisé que j'avais complètement oublié Phi Hua To. Il fallait que je lui rende visite, oui, il le fallait absolument !
- 14 Je ne comprenais pas comment j'avais pu oublier Phi Hua To. Je n'avais pas pensé à lui depuis très longtemps. C'était étrange, car quand j'étais enfant, j'étais tout le temps fourré chez lui. L'habileté de ses mains me fascinait. Un lance-pierre, un pistolet à amorces, un arc, il pouvait façonner n'importe quel jouet à partir d'un bout de bois. Il réalisait tous mes désirs. C'était peut-être parce qu'il avait beaucoup de temps libre, vu qu'il n'avait pas de travail.
- 15 Phi Hua To – je ne saurais même pas dire son vrai nom. Je l'appelais « Phi Hua To » depuis toujours, et les villageois le nommaient « Ai Hua To », à cause de sa physionomie².
- 16 Phi Hua To ne pouvait pas marcher. Quand il voulait se déplacer, il poussait sur ses deux mains et avançait sur les fesses. Je me souvenais que je ne l'avais jamais vu descendre de chez lui, il ne faisait que se traîner d'un point à un autre de la pièce. Sa maison était très haute, et ça aurait sans doute été toute une affaire pour lui de descendre l'escalier raide. Sans compter qu'en bas, le sol était en terre, et ça n'aurait pas été facile de se traîner sur les fesses, surtout quand le sol était boueux. Personne ne prêtait guère attention à Phi Hua To. On savait simplement qu'un gars avec une grosse tête vivait dans une maison voisine.
- 17 Autant qu'il m'en souvenait, Phi Hua To restait la plupart de temps assis ou couché dans sa chambre, pas plus grande qu'un placard. Ça tenait d'ailleurs plus du recoin sombre que de la chambre comme on l'entend habituellement.
- 18 Je dirais que Phi Hua To était le seul adulte qui m'était proche lorsque j'étais enfant. J'aimais beaucoup aller chez lui. Et quand j'étais puni, je courais le voir en pleurant. Il me consolait et me promettait un jouet quelconque.

- 19 Puis je suis allé à l'école, où je me suis fait une bande d'amis. Alors j'ai commencé à moins le voir. Mon monde s'élargissait, alors que sa maison restait son seul univers. Pendant ces années d'école, je passais toujours chez lui, mais beaucoup moins souvent.
- 20 Depuis que ma famille a déménagé, je ne l'ai jamais revu. Et je devais bien avouer que je l'avais totalement oublié.
- 21 En arrivant devant la maison de Phi Hua To, j'ai vu sa mère qui était assise sur un lit de bambou sous la maison à pilotis. Je la saluai en joignant les mains. Elle répondit à mon salut, l'air perplexe. Je lui ai demandé si elle se souvenait de moi. Comme elle restait sans voix, je lui ai rappelé quelques souvenirs. Elle m'a alors déclaré que si elle m'avait rencontré dans un autre endroit, et que je ne l'avais pas saluée en premier, elle ne m'aurait pas reconnu. J'ai demandé :
- 22 « Phi Hua To est là ?
— Et comment pourrait-il être ailleurs ? »
- 23 Vraiment, je n'aurais pas dû poser cette question. Où Phi Hua To pourrait-il aller ? C'était un raisonnement de personne en bonne santé.
« Ai Hua To ... Il y a quelqu'un pour toi » a crié la mère vers le haut de la maison.
« Qui ça ? » a répondu Phi hua To sur le même ton.
« Quelqu'un qui vient te voir.
— Ah ??? ». La voix était empreinte de surprise.
- 24 J'ai grimpé l'escalier en vitesse. Et quand nous nous sommes trouvés face à face, j'ai vu qu'il était vraiment très content, bien plus que moi d'ailleurs. Quand je me suis assis là où nous allions discuter, il s'est approché encore plus près de moi, assez près pour me donner quelques tapes affectueuses sur la tête et dans le dos. Tout comme si j'étais encore un enfant ! Rien ne semblait avoir changé, comme si je l'avais quitté la veille. Il m'a saisi par les épaules et m'a scruté avec attention.
- 25 « Oh oh ! Je ne te reconnais plus ! Pourquoi te laisses-tu pousser la barbe ? »
Je ne lui ai pas répondu directement :
« Vous avez vieilli. Vos cheveux sont tous gris
— Où habites-tu maintenant ?
— A Nonhaburi
— Oh ! Tu es parti vivre si loin ? »
- 26 Je n'ai rien répondu. Mais je me suis dit que Phi Hua To ne savait probablement pas où se trouvait Nonhaburi. En vérité, je n'habitais qu'à trois heures de route de mon village natal. Mais peu importait où je vivais, de toutes façons, Phi Hua To n'était jamais sorti de chez lui.
- 27 « Que fais-tu là bas ?
— Je suis dans le commerce.
— Tu ne voulais pas être policier ?
— Oh ça, c'était quand j'étais enfant.
— Tu es marié ?
— Oui
— Combien d'enfants ?
— Encore aucun.
— Comment ça se fait ? Si tu attends encore, ils seront trop jeunes pour t'aider quand tu seras vieux ».

- 28 Je n'ai pas répondu à sa question. A la place, j'ai sorti un paquet de cigarettes et je l'ai tendu vers lui.
« Non, je ne fume pas. Ne fume pas trop, ça n'est pas bon ».
Il me houspillait comme lorsque j'étais enfant.
« Et vous, comment allez-vous ?
— Comme ça... Tu m'as acheté ma sarbacane ?
— Quoi ? Quelle sarbacane ? ».
- 29 J'étais abasourdi. Qu'est-ce que c'était que cette histoire de sarbacane ?
« Celle que je t'ai demandée d'acheter !
— Quand ça ?
— Il y a longtemps, avant que tu ne quittes le village. Réfléchis bien. Tu ne te souviens pas que je t'ai demandé de m'acheter une sarbacane ? ».
- 30 J'essayais de me souvenir de cette histoire. A l'aide de Phi Hua To qui me racontais les détails, j'ai fini par recoller les morceaux. Très longtemps auparavant, il m'avait demandé de lui acheter une sarbacane. C'était bien avant que je ne déménage en ville. Je ne me souvenais plus dans quelle classe j'étais alors, mais je me suis rappelé que j'avais acheté une sarbacane dans un magasin de jouets à l'occasion d'un passage en ville. De retour à la maison, j'avais chipé des épingles à ma mère pour faire des fléchettes et Phi Hua To m'avait bricolé des empennes, ainsi qu'une cible en papier qu'on avait fixée au mur. Nous nous amusions ensemble à souffler dans la sarbacane. Alors Phi Hua To m'avait demandé de lui en rapporter une si je repassais en ville. Peu de temps après, ma sarbacane, trop fragile, s'est cassée – de toutes façons, ça ne m'amusait plus tellement – et elle a disparu je ne savais où. Par la suite, je suis allé plusieurs fois en ville, mais j'ai toujours oublié d'acheter une sarbacane pour Phi Hua To. Finalement, j'ai déménagé pour de bon, et je n'ai jamais repensé à cette histoire de sarbacane.
- 31 « Euh... J'ai oublié.
— Oh ! Comment as-tu pu oublier ça ? Moi je m'en souviens parfaitement.
— Et pourquoi est-ce que vous voulez une sarbacane maintenant ? Vous êtes trop vieux pour vous amuser à souffler dedans...
— Tant pis. Achète m'en une. Je la veux toujours ».
- 32 Je restais encore un long moment à bavarder avec Phi Hua To, jusqu'à ce que sa mère vienne me faire comprendre qu'il était temps de partir. Phi Hua To m'a proposé de passer la nuit chez lui, mais j'ai refusé. Avant que je ne parte, il m'a prié fermement de ne pas oublier de lui apporter une sarbacane à mon prochain passage. Je lui ai promis de lui en acheter une, mais j'ai ajouté que je ne savais pas quand je pourrais revenir. Sa figure s'est un peu allongée, puis il m'a dit en souriant : « Ça ne fait rien. Je peux attendre ».
- 33 Sur la route du retour, je ne pouvais m'empêcher de penser à Phi Hua To. Il n'avait pas changé du tout. Son univers était toujours le même recoin sombre dans la maison. Seul son aspect physique avait changé. J'étais vraiment surpris qu'il se souvienne encore de cette histoire de sarbacane quatorze ou quinze ans après. Il aurait dû oublier ce détail sans importance. Peut-être était-ce parce que dans sa vie il n'avait eu que le strict minimum qu'il tenait tellement à ce que je lui rapporte ce jouet, je ne savais pas.
- 34 Je pensais à ma vie. Après mon mariage, j'ai voulu une maison. J'en ai acheté une (à crédit), puis j'ai voulu une télévision pour mettre dans la maison. Après quoi, j'ai voulu un réfrigérateur, pour garder les aliments et les boissons au frais. Deux ou trois ans plus

tard, j'ai voulu une auto afin de me déplacer plus facilement pour mes affaires. Alors j'en ai acheté une (d'occasion) et je me suis dit que je n'avais plus besoin de rien...

- 35 ... jusqu'à ce que, quelques jours auparavant, un ami vienne me parler d'un terrain à vendre à Mae Hong Son à un prix raisonnable. Je pourrais y construire une cabane pour y passer la saison fraîche. Je commençais à penser que je voulais ce terrain. D'ailleurs, j'allais aller le voir avec cet ami le mois suivant.
- 36 Mais à présent, j'avais revu Phi Hua To. Phi Hua To qui ne désirait qu'une insignifiante sarbacane et l'attendait depuis plus de quatorze ans.
- 37 Et moi, en six ans, j'avais voulu toujours plus de choses. Je ne comprenais pas pourquoi j'avais besoin de tout ça, alors qu'une personne handicapée comme Phi Hua To ne voulait qu'une sarbacane.
- 38 Je me suis demandé si j'allais repasser par mon village natal en montant à Mae Hong Son. Ou bien si j'allais d'abord faire l'aller-retour à Mae Hong Son.
- 39 « Je vais attendre d'être moins occupé » me suis-je dit le regard fixé sur la route qui se déroulait devant moi.
-

NOTES

1. Jacqueline de Fels *Promotion de la littérature en Thaïlande*. Paris, INALCO : 1993, p.562.
2. Hua To signifie grosse tête. *phi* est un terme d'adresse réservé aux aînés, *ai* celui pour les amis.